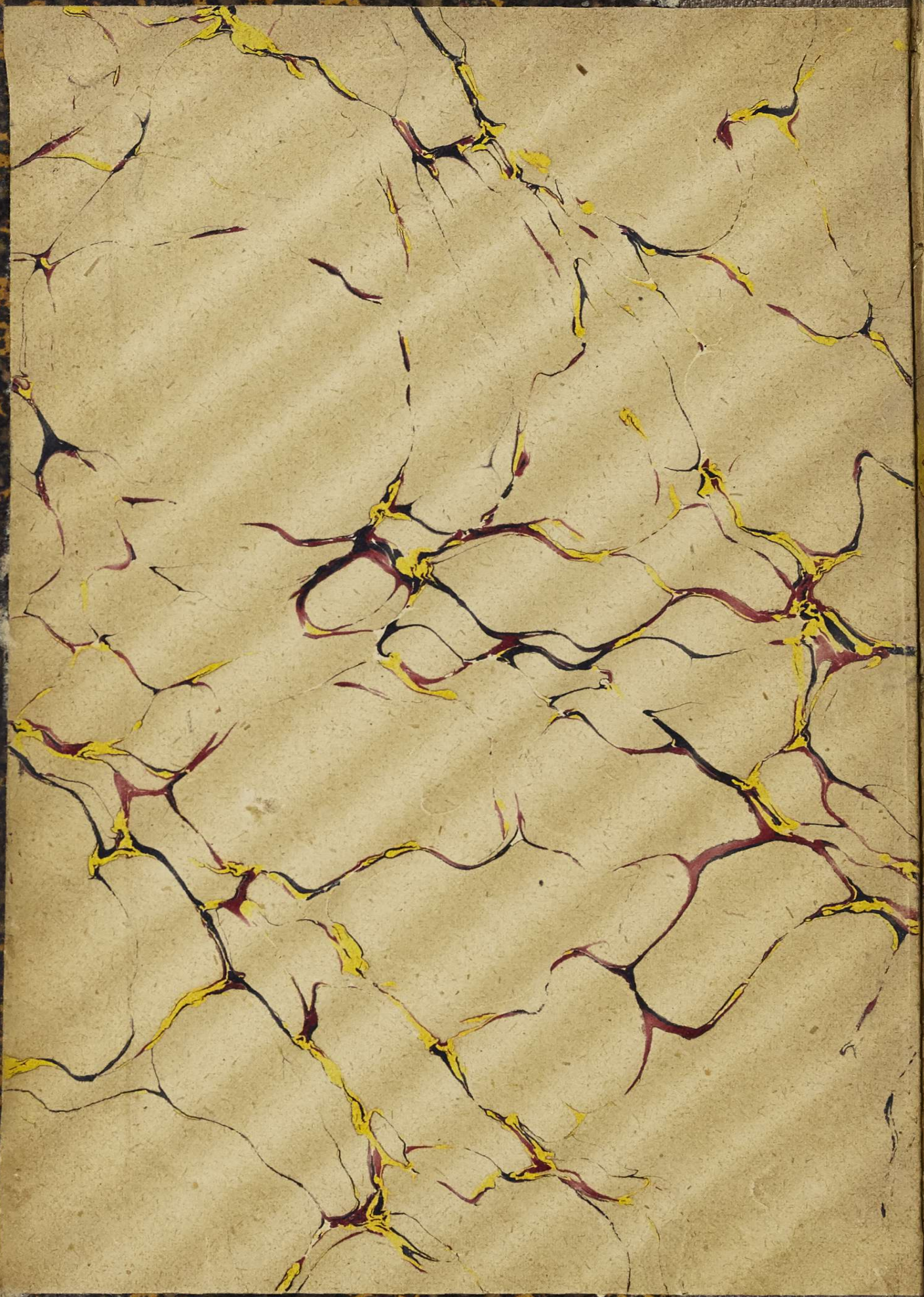
DÉPOT
ANNEXE

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 654 368



LE CAPITAL ET LE TRAVAIL

CONFÉRENCE

AUX OUVRIERS DE L'USINE PIAT

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE
N° E. 197

BIBLIOTHECA
LIBRY

LE CAPITAL ET LE TRAVAIL

CONFÉRENCE

AUX OUVRIERS DE L'USINE PIAT [1]

Le capital, Messieurs, est l'objet de bien des anathèmes. Vous savez de quelles épithètes on le flétrit : il est « l'affreux » capital, « l'infâme » capital, le capital « vampire » ; il « exploite » l'ouvrier; il « s'engraisse » des sueurs du peuple », et autres aménités semblables. « Le capital, voilà l'ennemi ! » — « Il faut courir sus au » capital. »

Telles sont bien, n'est-ce pas ? les prédications qui s'exhalent tous les jours de certaines réunions publiques et de certains journaux.

Je sais, Messieurs, — et je vous en félicite hautement, — que vous n'êtes pas accessibles à ces prédications haineuses, et je n'en veux d'autre preuve que votre présence ici, que vos actes, et surtout que votre unanimité pour

(1) Cette conférence a été faite le 26 juillet 1885, à l'Élysée-Ménilmontant, à l'occasion de l'assemblée générale de la *Société de secours mutuels des employés et ouvriers de la maison Piat,* sous la présidence de M. Piat, et en présence de tout le personnel de la maison et de nombreux invités, entre autres MM. Charles Robert, Fougerousse, Goffinon,.....

Le texte de cette conférence est extrait du Bulletin, dans lequel la Société publie le compte-rendu sténographique de ses séances semestrielles.

nommer l'an dernier, à pareil jour, votre Président actuellement en exercice. C'est là un fait qui honore l'élu comme les électeurs, et auquel j'attache, pour ma part, une très grande signification. Mais, par cela même que vous ne partagez pas ces sentiments, qu'à force d'inventions et de sophismes on a fait entrer dans la tête et dans le cœur de bon nombre de vos camarades, vous devez être soumis à des assauts extérieurs dont je soupçonne la violence. Eh bien, il n'est peut-être pas mauvais de vous armer contre ces assauts, et de vous fournir à vous-mêmes quelques nouveaux motifs de persuasion à l'appui de vos convictions et de votre attitude, afin que vous puissiez en faire votre profit personnel et les opposer à vos adversaires du dehors.

Il m'a semblé, Messieurs, qu'un moyen d'atteindre ce but, c'était d'analyser de près devant vous ce capital tant décrié, et aussi peu connu dans ses origines que dans ses effets.

I

Pour beaucoup de personnes, le capital se confond avec le numéraire, la monnaie. Or la monnaie ou le numéraire est *du* capital, mais ce n'est pas *le* capital ; ce n'en est qu'une fraction assez faible. On estime, d'après les savantes études du Dr Sœtbeer, le capital de la France à 200 milliards et son numéraire à 7 milliards 800 millions, un trentième environ du total.

Outre la monnaie, le capital comprend les maisons, les usines, l'outillage, les stocks des magasins ; en un mot, tout ce qui sert à la consommation et à la production.

Il peut se décomposer en trois catégories principales, que j'appellerai : *les provisions*, *les matières premières et les outils.* Si vous voulez bien, nous allons ensemble examiner chacune de ces trois catégories, et voir comment elle se comporte vis-à-vis du travail.

Et d'abord les provisions.

Pour se livrer à une autre occupation que la chasse, la pêche ou la cueillette des fruits spontanés, il faut avoir son alimentation assurée, c'est-à-dire vivre sur son travail antérieur. Le cordonnier ne peut pas consommer directement ses chaussures, ni l'ébéniste ses planches, et si nous n'avions pas, les uns et les autres, des provisions au marché ou chez les fournisseurs, vous ne pourriez faire du moulage, pas plus que je ne pourrais pâlir sur mon grimoire dans mon cabinet.

Aussi, est-ce à bon droit que l'on a appelé ces provisions une « réserve d'existence entre deux efforts ». Ce sont elles qui nous permettent de nous livrer aux travaux les plus variés, y compris les travaux intellectuels, qui sont le signe et l'honneur de la civilisation moderne. Faute de ces réserves, chacun de nous serait dans la situation du sauvage, qui passe sa journée à guetter sa proie, sauf à mourir de faim si la chasse ne donne pas. Dès lors, où trouver ces loisirs féconds qui ont enfanté les merveilles de la science et des arts ?

A quelqu'un qui demandait à Newton comment il avait découvert la loi de la gravitation, on prétend que l'illustre savant répondit ces simples mots : « En y pensant toujours. »

Eh bien, Messieurs, sans provisions et par conséquent sans capital, Newton n'aurait pas pu « penser toujours »

à cette grande loi et la découvrir, pas plus que Galilée n'aurait eu le temps d'observer les oscillations du pendule dans la cathédrale de Pise, pas plus que les grands peintres, les grands auteurs, les grands sculpteurs, les grands savants, n'auraient pu produire leurs immortels chefs-d'œuvre qui honorent et consolent l'humanité.

Le capital est donc nécessaire, sinon à l'éclosion, du moins à la mise en valeur du génie. On frémit en songeant à ce lamentable gaspillage de dons innés, d'aptitudes naturelles, qui s'atrophiaient fatalement aux époques primitives où le capital était inconnu, et qui, même encore de nos jours, restent stériles faute de moyens convenables de développement, comme une graine tombée sur un sol sablonneux ou sur un roc infertile.

Les véritables amis du peuple doivent donc souhaiter, encourager le développement du capital, parce qu'il a été le véritable émancipateur de l'esprit humain, parce qu'il nous a arrachés à la tyrannie du besoin immédiat, parce qu'il nous a permis de nous élever à la contemplation du beau, du vrai et du bien; parce que, d'une tribu misérable de chasseurs nomades, il a su faire un peuple, une nation, c'est-à-dire ce magnifique organisme vivant, dont les différentes fonctions sont dévolues à des organes hiérarchisés comme dans le corps humain, de telle sorte que tous ces organes travaillent pour chacun et que chacun d'eux travaille pour tous.

Voilà, Messieurs, le capital sous sa première forme de « provisions ». Je ne crois pas qu'on puisse l'accuser d'être oppressif vis-à-vis du travail, puisqu'on ne peut le supprimer sans retourner tout droit à la barbarie et sans être écrasé par la préoccupation incessamment haletante

du pain quotidien. En est-il de même du capital sous sa seconde forme, « les matières premières »?

Les plus farouches ennemis du capital seraient bien mal venus à combattre cette inoffensive catégorie. En effet, qu'est-ce donc que les matières premières? C'est la substance même qu'élabore directement la main-d'œuvre ; c'est le charbon, « ce pain de l'industrie », sans lequel vous n'auriez, dans vos usines, ni force motrice pour actionner les machines, ni chaleur pour fondre les métaux; c'est le minerai qui vous donne la fonte; c'est le fil, qui sert à fabriquer les tissus. Sans charbon, sans minerai et sans fonte, plus de moulage, et par conséquent, plus d'ouvriers mouleurs ; sans fil, plus d'étoffes, plus de vêtements tissés, c'est-à-dire plus de tapissiers, plus de couturières et plus de tailleurs.

Les matières premières sont donc le support même du travail. Or c'est le capital qui va les chercher partout où elles se trouvent : le coton, dans les Indes et en Amérique; la laine, en Australie; le minerai, en Espagne, en Portugal, en Afrique. Quand il fait cela, il rend un incontestable service à la production et au producteur.

Je crois inutile d'insister sur ce qui me paraît l'évidence même, et j'arrive à la troisième forme du capital : les machines, les outils qui ont fait couler des flots d'encre et malheureusement aussi des flots de sang.

La haine des ouvriers contre la machine a été en quelque sorte instinctive, et, dès les premiers jours, ils ont vu en elle à la fois une rivale et une ennemie. Ce préjugé a été partagé par ceux qui auraient pu le plus aisément s'y soustraire : les philosophes, les gouvernants, les dieux eux-mêmes, s'il faut en croire la fable de Prométhée

enchaîné sur un rocher et dévoré par un vautour pour avoir dérobé le feu du ciel.

Tibère, qui n'était pas d'humeur tendre, aurait, au dire de Pétrone, supprimé l'inventeur d'un verre incassable (où l'on a cru voir l'aluminium), pour supprimer du même coup l'invention.

A des époques plus rapprochées de nous, et dont les mœurs étaient plus douces, l'attitude du gouvernement, quoique moins cruelle, est restée encore fort hostile aux machines. Au XVIIe siècle, les magistrats allemands proscrivent et font brûler sur la place publique le métier à filer et à tisser. Colbert congédie durement un inventeur, en lui reprochant de « vouloir diminuer le travail par lequel il s'efforçait de faire vivre honnêtement le peuple ».

Il y a moins d'un siècle, des inspecteurs protestaient contre les nouveaux procédés de fabrication des toiles peintes et déclaraient, dans un rapport officiel, que « le royaume entier frémissait d'horreur et qu'il en résultait une commotion qui occasionnait une convulsion dans le genre nerveux politique ».

Enfin, plus près encore de nous, en 1832, Wellington, qui a prouvé en cette circonstance qu'on pouvait être un grand capitaine et un médiocre économiste, a refusé, comme président du Cabinet anglais, son appui à une Compagnie qui proposait de traverser l'Atlantique en quinze jours avec des paquebots à vapeur, au lieu de trente-deux jours exigés par les bateaux à voile, et cela « afin de ne pas troubler le régime commercial depuis longtemps établi ».

Voilà pour les gouvernants, et les exemples pourraient être infiniment multipliés si je ne craignais d'être trop long. Au tour maintenant des écrivains et des philosophes.

Notre grand Montesquieu n'était pas éloigné de trouver les machines « pernicieuses », et de penser que « si les moulins à eau n'étaient pas partout établis, ils ne seraient pas aussi utiles qu'on le dit, parce qu'ils ont fait reposer une infinité de bras ».

Les économistes « à rebours » de la Restauration, MM. Sismondi, de Saint-Chamans, de Saint-Cricq, Cunin-Gridaine.... n'ont pas non plus ménagé les accusations aux machines. Mais, dans les invectives dont elles ont été l'objet, la palme revient à Proudhon : il les assimile « à un fléau chronique, permanent, indélébile, qui tantôt apparaît sous la forme de Gutenberg, puis qui revêt celle d'Arkwright : ici on le nomme Jacquard ; plus loin Watt ou Jouffroy. Après avoir sévi plus ou moins longtemps sous une forme, le monstre en prend une autre ».

Pauvres et chers grands hommes ! N'est-ce donc pas assez d'avoir, durant votre vie, subi la tyrannie, l'obsession de votre idée, les peines de l'enfantement, les entraves suscitées par le doute, l'envie, la sottise et l'intérêt ? Pour la plupart méconnus, malheureux de votre vivant, deviez-vous être poursuivis jusque dans le tombeau par de pareils blasphèmes ? Mais ils sont impuissants à arrêter l'essor de votre gloire et la reconnaissance de la postérité. Votre génie illumine et affranchit ceux mêmes qui voudraient ainsi le nier :

Le Dieu poursuivant sa carrière
Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Quand on voit, dans la suite des temps, se déchaîner contre les machines tous ces hommes, importants à des titres divers, on s'explique sans peine les sentiments de dé-

fiance et de haine qu'elles ont pu inspirer à ceux qui en subissaient le choc direct, c'est-à-dire aux ouvriers. De là, des actes de violence commis et jusqu'à notre époque, contre les inventions et les inventeurs par des foules en délire. L'histoire en serait aussi longue que douloureuse.

Ces passions, ces violences sont-elles justifiées ? Est-il vrai que la machine ait, comme on l'accuse, diminué la demande de la main-d'œuvre et sa rémunération ; qu'elle ait déprimé l'ouvrier en le livrant en quelque sorte pieds et poings liés au patron ; en un mot, qu'elle ait aggravé sa situation matérielle et morale ?

Pour la quantité de main-d'œuvre, Messieurs, je crois qu'il n'est pas besoin d'être grand clerc, ni profond statisticien, pour s'apercevoir qu'elle s'est accrue considérablement par rapport au passé, et principalement dans les industries où la mécanique triomphe, comme la filature, les chemins de fer, etc. Ces industries sont précisément celles qui emploient le plus de bras, grâce à l'essor imprimé à la consommation par l'abaissement des prix qu'amène l'intervention de l'outillage.

La statistique établit de même la hausse des salaires, non pas cette hausse apparente, qui ne serait qu'une sorte de trompe-l'œil destiné à masquer celle des objets nécessaires à la vie. Qu'importerait, en effet, un salaire double, si tous les prix avaient triplé ou seulement doublé ? En réalité, les salaires se sont accrus plus vite que le reste : c'est ainsi qu'avec une journée de travail, on peut se procurer aujourd'hui quatre fois plus de blé que sous Louis XIV, trois fois plus que sous Louis XVI, deux fois plus que sous Napoléon. Ici encore, le progrès s'accentue avec le rôle de la machine, qui fait

travailler gratuitement les forces naturelles, réduit le prix de revient et laisse ainsi au patron plus de marge pour rémunérer la main-d'œuvre.

Est-il vrai, d'autre part, que la machine ait asservi l'ouvrier au capital ? J'ai entendu bon nombre de patrons retourner ce grief contre la machine et prétendre qu'elle les a rendus beaucoup plus vulnérables qu'autrefois.

« Quand un paysan dépose sa pioche pendant quelques minutes pour se reposer, disait un grand filateur anglais cité par Karl Marx, il stérilise, pendant ce temps, un capital d'un schelling (1 fr. 25); quand un de mes ouvriers fait chômer un métier, il rend improductif un capital de 1,000 livres (25,000 francs). »

Ce filateur disait vrai. Aussi, pour éviter le chômage, les patrons vont-ils jusqu'au bout de leurs concessions vis-à-vis de la main-d'œuvre.

Supposez une mine en chômage par suite d'une grève, comme celle d'Anzin. Eh bien, pendant ce temps-là, il n'en faut pas moins la ventiler, l'épuiser, réparer les boisages des galeries, de façon à les mettre à l'abri des éboulements, de l'invasion des eaux et du mauvais air. S'il s'agit d'une filature, on doit continuer à entretenir les bâtiments, les machines, à subir les frais généraux. Mieux vaut encore travailler sans bénéfice et même à perte, que se résigner à l'inaction de ce grand organisme industriel.

Dans la petite industrie, où la machine a peu de place et qui s'exerce au foyer domestique, la morte-saison sévit périodiquement d'une façon presque normale, tandis qu'elle est presque inconnue dans la grande industrie.

Là, où l'ouvrier travaille à son compte et se met en rapport direct avec le consommateur, sans un intermé-

diaire qui s'interpose entre la main-d'œuvre et le produit fini, il subit directement toutes les fluctuations du marché, tandis qu'elles sont amorties quand le choc en est reçu par un grand appareil mécanique.

On peut dire, à ce point de vue, que le capital sert de régulateur au travail et de bouclier au travailleur.

Non seulement la machine fait cela, mais encore au lieu de déprimer la dignité de l'ouvrier, elle la relève en l'affranchissant de la besogne la plus dure et la plus rebutante.

Autrefois, c'étaient les muscles de l'homme qui devaient suffire à tout, et parfois aussi, hélas ! les muscles de la femme. C'était la femme qui tournait péniblement la meule pour moudre le grain : témoin les pauvres servantes qu'Homère nous représente enchaînées à ce dur labeur dans le palais d'Ulysse à Ithaque. C'était aussi la femme qui était condamnée à la culture du sol dans certains pays. « Pour labourer les terres du Bysaccium (Afrique), lit-on dans Pline, il faut pendant les sécheresses de robustes taureaux; mais après les pluies, il suffit, pour labourer, d'atteler sous le même joug un petit âne et une vieille femme. » *(Rires.)*

Aussi, quelle joie chez ces déshérités le jour où la mécanique, bien qu'encore rudimentaire, vint les soulager de leur pénible tâche ! C'est le moulin à eau qui a été l'instrument de cet affranchissement humanitaire. Je ne résiste pas au plaisir de vous citer le passage charmant d'une pièce de vers, que nous a conservée l'anthologie grecque, et où le poète Antiparos célèbre les bienfaits de ce moulin, mû par l'eau et non plus par les bras des pauvres servantes : « Esclaves qui faites

tourner la meule, épargnez vos mains et dormez en paix. C'est en vain que la voix retentissante du coq annonce le matin : dormez ! D'après l'ordre de Cérès, la besogne des jeunes filles est faite par les naïades, et maintenant celles-ci bondissent, brillantes et légères sur la roue qui tourne. Vivons de la vie heureuse de nos pères, et jouissons sans travailler des bienfaits dont la déesse nous comble. »

Si l'esclave, avant l'intervention de la machine, était condamné à ce dur travail, c'est qu'on voulait en affranchir les hommes libres, pour les réserver aux exigences de la guerre ou du forum. Mais, bien qu'il ait été le théoricien convaincu de l'esclavage, Aristote avait cependant entrevu, avec le coup d'œil prophétique du génie, que l'émancipation de l'esclave n'était qu'une question de mécanique. « Si la navette, a-t-il dit dans un passage souvent cité, pouvait courir toute seule sur la trame, le maître n'aurait plus besoin d'esclaves. » Eh bien, ce rêve qui semblait sans doute chimérique au grand philosophe, ce rêve s'est réalisé de nos jours : la navette court seule aujourd'hui sur la trame, et l'esclavage est tombé sous les coups de la machine, qui a fourni une solution pratique aux généreuses aspirations des apôtres de la liberté humaine *(Applaudissements)*.

Ce n'est pas seulement l'esclave que la machine a su affranchir; mais c'est chacun de nous, et en particulier vous, Messieurs, qui voulez bien m'écouter en ce moment. Elle a simplifié, en effet, votre tâche, tout en attirant à elle la partie la plus rude du travail, et en réduisant votre intervention à une direction intelligente.

Chaque fois que j'entre dans une usine, comme la vôtre par exemple, où je vois des ouvriers commander ces

esclaves en fer, en acier, ces puissantes machines, qui pourraient écraser, mutiler d'un simple attouchement leur conducteur, et qui, cependant, obéissent avec docilité au moindre mouvement de ses mains, qui rabotent, cisaillent, poinçonnent, rivent, laminent, qui marchent ou s'arrêtent à volonté, jamais lasses, jamais impatientes, je me figure ce qu'aurait été ce travail s'il avait dû être purement manuel, et, en évoquant cette image, je ne puis me défendre à la fois d'une vive admiration pour la portée intellectuelle de ce progrès et d'un profond respect pour sa grandeur morale.

Oui, Messieurs, à côté de la machine qui met en œuvre la force de la matière, l'ouvrier, qui la dompte et qui la tient en quelque sorte en laisse, représente la conscience, la dignité de la personnalité humaine agrandie et affranchie, et nulle part on ne sent mieux que là, dans une usine comme la vôtre, la vérité de cet adage que *c'est l'esprit qui mène la matière;* nulle part on ne mesure mieux le grand pas que la machine a fait faire à l'émancipation de l'humanité. *(Applaudissements.)*

Or, qu'est-ce que la machine, Messieurs ? La machine, c'est encore, c'est toujours du capital.

II

Nous venons de passer en revue les trois catégories de ce capital si honni, et nous avons vu si elles méritaient les invectives dont on l'accable.

Le capital, soit, me dira-t-on, mais le capitaliste ?

On s'imagine toujours, — non pas ici, je le répète, mais ailleurs —, on s'imagine que le capitaliste est (d'après des

mots que je répète, sans me les approprier, Dieu m'en garde !) « un repu », un « jouisseur », un « ploutocrate », un homme qui se gorge de plaisirs, qui roule sur l'or à côté de ses ouvriers mourant de faim.

Mieux que personne, vous savez combien ce tableau ressemble peu à la réalité. Tous les patrons ne sont pas précisément sur un lit de roses, et en particulier, dans les années de crise, comme celle que nous traversons. Le patron doit avoir l'esprit incessamment aux aguets pour découvrir des débouchés, assurer du travail à ses ouvriers métalliques et à ses collaborateurs en chair et en os, faire face aux échéances, lutter contre la concurrence du dedans et du dehors, abaisser son prix de revient, réformer son outillage vieilli, améliorer ses procédés de fabrication, bien acheter, bien vendre. Que de soucis et quelle perpétuelle sollicitude ! Lassalle lui-même en a été touché un jour, Lassalle, le grand agitateur allemand, que l'on ne saurait suspecter de tendresse pour les capitalistes. « Même en entendant un air de Beethoven et de Mozart à l'Opéra, dit-il dans une de ses lettres, le malheureux industriel est subitement repris par les tourments de la capitalisation qui empoisonnent toute son existence ! »

L'industriel, en effet, n'a pas un moment de trêve. Il est condamné à progresser constamment, sous peine de déchoir ; il est un chercheur perpétuel et, suivant le mot heureux de M. Leroy-Beaulieu, « un traqueur d'améliorations. »

Mais, dans cette recherche obstinée, tous ne trouvent pas ; dans cette lutte, tous ne sont pas vainqueurs ; on compte que, sur dix patrons, deux ou trois seulement

réussissent; à peu près autant végètent, les autres succombent. C'est là ce qu'on refuse de voir. On s'obstine à faire miroiter devant les yeux les succès les plus éclatants, comme s'ils étaient la règle, tandis qu'ils ne sont que la très petite exception.

Loin de murmurer de ces brillantes réussites, les ouvriers devraient s'en applaudir, car ce sont elles qui déterminent les vocations industrielles. Pour monter à un mât de cocagne, pour se meurtrir les genoux et les coudes, pour s'exposer à des chutes ridicules, il faut qu'il y ait, au sommet du mât, une timbale à décrocher ; on ne court sur le turf qu'à cause du prix réservé au cheval qui atteint le premier le poteau. De même, quel homme sensé affronterait les aventures commerciales, s'il n'avait la perspective de faire une grosse fortune. Supprimez la timbale et le prix des courses : vous supprimez du même coup le mât de cocagne et le turf hippique. Supprimez les bénéfices un peu élevés atteints par une minorité relativement insignifiante : vous détruisez en même temps l'attrait qui porte les patrons vers les entreprises les plus hardies et les plus lucratives; par suite, vous entravez l'essor des affaires et vous arrêtez la demande du travail au grand préjudice des ouvriers.

Il en est du profit comme du taux de l'intérêt, dont l'élévation excite l'indignation des socialistes. Si, sans arriver même jusqu'à la gratuité qu'ils rêvent, on diminuait trop notablement le taux actuel du loyer de l'argent, on tarirait la source des épargnes, dont le placement cesserait d'être assez fructueux pour compenser les risques du prêt et la renonciation aux jouissances de la consommation immédiate. Au lieu d'épargner, on vivrait au jour le jour,

et ce qu'on se réserverait irait s'enfouir stérilement dans les bas de laine, au lieu d'aller féconder l'industrie et alimenter le travail par les mille canaux du crédit public et privé.

Il faut donc que le taux de l'intérêt et que le profit conservent tous les deux assez d'importance pour rester attractifs. Les réduire au-dessous d'une certaine limite, c'est nuire à la formation du capital, à l'impulsion des affaires, à la demande des bras.

Si le capital est le nerf de la guerre, il est aussi celui de l'industrie. C'est lui qui solde les matières premières, les outils et la main-d'œuvre. C'est son abondance qui détermine le chiffre des affaires, et sa rareté qui les resserre. Le niveau du capital marque celui du travail ; ce sont comme deux fleuves, dont le premier alimente le second et dont les crues coïncident ainsi que les étiages.

Ce capital n'est pas lui-même une quantité fixe. Il s'en détruit tous les ans, mais il s'en produit plus encore. Il y a des récoltes annuelles de capitaux, comme il y a des récoltes de pommes et de blé. Certaines années sont mauvaises, les années de crise, comme celle-ci ; d'autres sont plus productives : c'est l'éternelle histoire des vaches maigres et des vaches grasses. Mais, bon an mal an, on estime que la masse du capital disponible s'accroît d'une dizaine de milliards pour l'ensemble des pays civilisés. Ces dix milliards vont s'enfouir en partie dans les travaux publics, les chemins de fer, les routes, les canaux, les ports, les monuments, les hôpitaux, et enrichir ainsi notre patrimoine commun ; une autre partie est absorbée par l'armement national, et c'est le reste qui vient alimenter la production.

En regard de ce capital qui progresse toujours, la masse des travailleurs manuels n'augmente pas, (si même elle n'est en décroissance par la désertion des campagnes et le développement du petit commerce).

Il en résulte que la main-d'œuvre est de plus en plus sollicitée; partant, de plus en plus rémunérée. On peut dire, en arrangeant le mot de Cobden, que, « quand plusieurs écus courent après un même ouvrier, les salaires haussent ». L'accroissement annuel du capital, vis-à-vis du nombre stationnaire des ouvriers, multiplie les écus qui courent après la main-d'œuvre, et aboutit forcément à l'augmentation des salaires, comme le confirme amplement la statistique.

C'est donc l'abondance du capital, (j'insiste sur la formule), qui détermine la hausse des salaires.

Ce qui fait concurrence au travail, c'est le travail ; ce qui fait concurrence au capital, c'est le capital; mais le capital ne peut pas faire concurrence au travail, ni le travail au capital, la concurrence ne pouvant s'effectuer qu'entre facteurs du même ordre.

Le capital et le travail ne sont ni de même date ni de même essence; ils ne sont ni homogènes, ni contemporains : le capital est un résultat, le travail est un effort; le capital est le produit de l'effort antérieur, tandis que le travail est l'effort actuel.

D'après une loi formulée par le grand économiste Bastiat, à mesure que le capital augmente, sa part proportionnelle diminue au profit de celle du travail.

Le travail a donc le plus grand intérêt au développement du capital. Le capital et le travail sont solidaires : ils souffrent et prospèrent ensemble ; qui blesse l'un blesse

l'autre; ce ne sont pas, comme on l'a dit faussement, des frères ennemis, ce sont des frères siamois, et l'on ne saurait couper la membrane qui les sépare sans les faire mourir tous les deux à la fois.

Dans l'intérêt des ouvriers, le seul que j'envisage en ce moment, il faut souhaiter et encourager l'accroissement du capital et non pas l'effrayer par des menaces ou le traquer par des mesures de violence. Dans ces deux cas, en effet, il a un moyen bien simple de se soustraire à ses persécuteurs : il fuit au dehors, ou il se cache, cessant ainsi de rémunérer le travail, lequel en dernière analyse paie les frais de la guerre. Ce sont les capitalistes qu'on vise et ce sont les ouvriers qu'on atteint.

III

A la place de l'antagonisme qu'affirment les docteurs de haine et d'erreur, je vous ai montré, je l'espère, l'harmonie qui existe entre le capital et le travail.

Est-ce à dire que cette harmonie soit passive ou automatique? Elle est au fond des phénomènes; mais elle y est comme le minerai au fond du filon, comme le métal au fond du minerai : il faut savoir l'en extraire, ou encore, il faut savoir l'en faire jaillir comme l'étincelle du caillou. Là où l'homme est en jeu avec son libre arbitre, il ne suffit pas de laisser faire « les harmonies économiques » et de les abandonner à leur seule impulsion ; elles resteront stériles, si elles ne sont pas fécondées par les énergies morales et par les institutions de prévoyance.

Sous l'ancien régime, les ouvriers étaient encadrés dans une série d'organisations plus ou moins artificielles, dont je n'ai pas à vous retracer ici l'histoire, ni à faire l'éloge ou le procès, mais qui les soutenaient et les défendaient contre les dangers du dehors. A un certain jour, il y a de cela un siècle, ces institutions sont tombées sous l'assaut combiné des idées modernes et des transformations économiques.

Au lendemain de cette démolition, qui a coïncidé avec ce que l'on peut appeler « la période chaotique » de la grande industrie, les ouvriers se sont trouvés disséminés, sans agrégation, comme une sorte de poussière que soulevait le moindre vent. Ils n'ont pas tardé à comprendre le danger de cet isolement et à chercher dans de nouveaux groupements la protection, qui leur faisait défaut depuis la suppression de leur ancien abri.

Le premier et le plus important de ces groupements, celui qui a été le père et l'initiateur des autres, c'est la société de secours mutuels. Avec son grand sens pratique, l'honorable fondateur de cette maison l'a bien compris, lorsqu'il a fondé en 1851 la Société de secours mutuels, qui a, depuis trente-quatre ans, suivi une marche ascensionnelle et qui est arrivée enfin, entre les mains de son digne fils et successeur, à la brillante situation qu'il nous a exposée tout à l'heure.

Sur cette institution mère sont venues se greffer successivement une caisse de prévoyance et, en 1876, une caisse de retraite pour la vieillesse (1).

---

(1) Voir sur les diverses institutions de la fonderie Piat l'article publié par M. Fougerousse dans la *Réforme sociale*, n° du 15 juillet 1885, p. 70-76.

Chaque fois que je vois une société de secours mutuels aborder ce problème des pensions de retraite, j'en suis à la fois heureux et inquiet : heureux, parce que j'y constate une aspiration excellente vers la prévoyance, vers la sécurité des vieux jours ; inquiet, parce que je redoute l'insuffisance des ressources. Je me suis permis, il y a quelques années, d'exprimer cette préoccupation à votre cher et honorable Président, qui vient d'y faire allusion tout à l'heure. Depuis lors, il l'a plutôt encore un peu aggravée en portant de 180 à 200 francs le taux de la pension ; de sorte que je ne serais pas complètement rassuré, si je ne savais que, dans le cas où la balance ne s'établirait pas exactement, il recourrait à des cotisations supplémentaires d'ailleurs prévues par les statuts, et qu'en outre, il trouverait peut-être bien aussi, de-ci de-là dans sa famille, quelques-unes de ces donations généreuses comme celle qu'on nous annonçait tout à l'heure et qui a été dictée par une pensée si délicate et si touchante de piété filiale. *(Applaudissements.)*

Enfin, Messieurs, vous avez encore greffé sur la société de secours mutuels l'assurance en cas de décès, de manière à procurer aux héritiers immédiats de ceux que vous perdez une somme de 500 francs, sauf à la reverser dans la caisse si ces héritiers font défaut, comme le cas s'est présenté cette année même pour un de vos sociétaires décédés.

Ainsi, suivant le mot très juste de M. Piat, la société de secours mutuels a bien réellement été « l'embryon » des œuvres humanitaires de sa maison. L'assurance contre la maladie, l'assurance contre la vieillesse, l'assurance contre la mort, c'est-à-dire contre tous les

fléaux qui viennent ébranler la famille, c'est là le vaste et magnifique problème que, de l'autre côté du Rhin, M. de Bismarck essaie de résoudre en mettant en jeu le grand appareil bureaucratique et administratif du socialisme d'État. Ici, au contraire, vous l'avez résolu pratiquement et sans bruit par l'action combinée du patronage et de l'initiative privée. Je ne crois guère, pour ma part, à l'efficacité de ce mécanisme pesant et oppressif imaginé par le puissant chancelier, tandis que je suis convaincu de la vitalité de vos institutions et du succès de vos efforts. Vous avez pris, Messieurs, et je vous en félicite, le bon chemin pour arriver au but : c'est de ne rien attendre de l'État et de marcher par vous-mêmes, d'accord avec votre patron, qui vous a toujours si bien frayé la voie.

Il vous en a indiqué tout à l'heure une nouvelle : celle de l'association coopérative de consommation. Je joins mes conseils aux siens, et je voudrais bien que mon honorable ami, M. Fougerousse, présent à mes côtés, vînt ajouter le poids de sa parole persuasive à la mienne, en vous développant, avec sa compétence spéciale, les bienfaits de l'association de consommation. Je me borne donc à vous recommander, à mon tour, en attendant que vous puissiez en fonder une qui soit à vous, de vous faire affilier à l'une de celles du quartier, pourvu qu'elle soit bien administrée et qu'elle réalise ce désidératum qu'indiquait judicieusement M. Piat, de ne distribuer les bénéfices qu'en fin d'exercice, au lieu de les fondre dans la dépense quotidienne et courante, sans profit pour l'épargne.

IV

Voilà, Messieurs, le bilan de vos efforts personnels. Mais à côté de ces efforts, qu'il dirigeait en guide prudent et paternel, M. Piat ne restait pas oisif, et s'imposait des sacrifices directs. Il organisait une école d'apprentis, pépinière de bons ouvriers; il s'engageait à porter à 360 francs (20 sous par jour) la pension de tout ouvrier appartenant à la maison depuis plus de vingt ans; enfin, il instituait en 1881 la participation aux bénéfices.

On discute partout la participation aux bénéfices en ce moment, et on la discutait encore tout récemment dans une Société à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, la Société d'économie politique (1). Elle avait, pour la circonstance, invité l'apôtre de la participation, M. Charles Robert. J'ai eu le plaisir d'entendre sa parole chaude et éloquente, et je n'ai pas besoin de vous dire l'effet qu'elle a produit, puisque vous l'avez souvent applaudi ici même, ce qui rend très périlleux l'honneur de lui succéder sur cette estrade. Il avait un peu malmené, il y a deux ans, dans un discours prononcé devant vous, « les économistes doctrinaires habitués à voir les choses avec les lunettes de la théorie » et les avait plaisamment comparés à ces médecins de Molière, à ces Diafoirus qui ne pouvaient pas se consoler quand le malade venait à guérir contrairement à leur ordonnance.

---

(1) Voir au *Journal des Économistes* le compte rendu de la séance du 6 juillet 1885 (n° de juillet 1885, p. 117-130).

Après tout, ces médecins sont encore de meilleure composition que leurs collègues, les sorciers de la côte de Guinée, lesquels, au dire de l'anthropologue allemand Bastien, font étrangler tout malade qui ne guérit pas exactement d'après leurs prescriptions et porte ainsi préjudice à leur renom scientifique. *(Rires.)*

M. Charles Robert a pu voir, à l'accueil qu'il a reçu, que les économistes n'avaient pas de rancune, ou plutôt, — comme il arrive au sermon où l'on ne s'applique jamais les remontrances du prédicateur, — qu'aucun des économistes présents ne s'était reconnu sous la perruque de Diafoirus et en avait généreusement affublé son voisin.

Je retiens volontiers cette image de la maladie. L'important n'est pas de guérir selon les règles, c'est de guérir. On fait grand bruit en ce moment d'un docteur Ferran *tra los montes*, qui prétend avoir découvert le vaccin contre le choléra. Avons-nous affaire à un nouveau Jenner ou à un charlatan vulgaire? Alors même qu'il ne donnerait pas son secret ou même n'en aurait pas, pourvu qu'il mette à l'abri du fléau les gens qu'il inocule, je le tiens quitte du reste et suis prêt à souscrire pour qu'on lui élève une statue.

L'antagonisme au sein de l'atelier est lui aussi un choléra, mais à mon sens, plus funeste encore que celui qui sévit aujourd'hui en Espagne. Le choléra aux bacilles en virgule est un accident passager et fait en somme, de nos jours et dans nos contrées, plus de bruit que de mal. L'autre est permanent, contagieux, et produit des ravages sans cesse grandissants. Béni, trois fois béni celui qui découvrirait la vaccine contre ce fléau social! Mais il ne peut être ici question d'une

piqûre de lancette, ou d'une pilule selon la formule. Le problème est plus délicat et plus malaisé. Le mal étant moral, c'est un remède moral qui peut seul le guérir.

Pour juger de la valeur d'un remède, il est bon de consulter la docte faculté qui l'administre, mais peut-être encore meilleur de consulter le patient qui le subit. Or, si l'on interroge ceux qui ont appliqué le traitement de la participation aux bénéfices; ils en sont tous satisfaits, mieux que cela, enthousiastes. Ils affirment que le procédé leur réussit à merveille; qu'il contribue à l'établissement de l'harmonie des rapports au sein de l'atelier, et, par là même, à la prospérité de l'entreprise; qu'il dissipe les illusions et les défiances du personnel en l'initiant aux soucis et aux risques de l'industrie, à l'incertitude des résultats et aux difficultés des crises; que, placés en face de ces vicissitudes économiques et sentant le besoin de les conjurer, puisque leur part de bénéfice en dépend, les ouvriers s'ingénient à bien utiliser les matières premières, la force motrice, les outils, la main-d'œuvre; qu'ils évitent tout coulage, toute dépense inutile; qu'ils travaillent, non plus en ennemis, ni en indifférents, mais en collaborateurs dévoués aux intérêts et à la réputation de l'atelier; qu'ils se considèrent comme membres d'une famille industrielle, s'attachent à la marque de la maison, comme le soldat au drapeau, et prennent racine, au lieu de rouler d'usine en usine au gré de leur fantaisie.

Voilà ce que fait la participation, au dire de ceux qui la pratiquent. Ils y persistent et font de la propagande pour déterminer les autres à l'appliquer. On aurait en vérité bien mauvaise grâce, en face de pareilles affirma-

tions, à contester l'efficacité de ce remède, pourvu, — comme s'en sont toujours très prudemment et très loyalement abstenus ses promoteurs —, qu'on ne le présente pas comme une panacée infaillible et qu'on ne se méprenne pas sur ses conditions intrinsèques de succès.

De même que le moteur se borne à mieux utiliser la force, mais ne la crée pas, de même les mécanismes administratifs et économiques les mieux combinés restent inertes sans une forte impulsion morale qui les entraîne et leur donne pour ainsi dire la vie. C'est une erreur très française de croire à l'efficacité toute puissante des agencements mécaniques et des formules savamment équilibrées, pour résoudre les problèmes politiques. L'horlogerie constitutionnelle a fait amplement ses preuves d'impuissance. L'horlogerie sociale ne vaut pas mieux, et s'obstine à poursuivre la chimère du mouvement perpétuel, quand elle recherche une organisation automatique, qui nous dispense de l'effort personnel et, par une sorte de vertu mystérieuse, améliore notre sort sans notre aide.

Un bon outil vaut assurément mieux qu'un mauvais ; mais ce qui importe plus encore, c'est la main qui l'emploie. Tandis qu'un braconnier fera merveille avec un vieux fusil à silex, un chasseur élégant et maladroit manquera à tout coup malgré la bonté de son arme. Par ses vertus ou par ses vices, l'homme peut de même corriger les lacunes de ses institutions ou en déjouer la qualité. Mais sa valeur morale est le principe vital que rien ne peut suppléer.

Ce que j'aime dans la participation aux bénéfices, c'est que, pour réussir, elle a précisément besoin de susciter

les forces morales, de rapprocher les patrons et les ouvriers, et de faire cesser l'isolement farouche où ils se complaisent. Presque partout ils sont en présence, à l'état de belligérants, avec un grand fossé qui sépare les deux camps retranchés, et sur lesquels on n'abaisse le pont-levis que pour les rapports stricts d'interêt immédiat. Les uns livrent leur travail, le moins de travail possible, comme qualité et quantité; les autres paient en échange le salaire, le moins de salaire possible, et tout est dit : on s'en tient là, jusqu'à ce que l'on en vienne aux mains. Ce n'est même pas là une paix armée comme celle qui ronge déjà le plus clair des revenus de l'Europe : c'est pis encore, la guerre sourde, qui couve jusqu'au jour de l'explosion de la grève, jusqu'à la guerre déclarée.

Cet état est mauvais pour tous : il n'est pas la santé, mais l'agitation, le malaise, la fièvre. Pas plus qu'un individu, une industrie ne peut vivre et prospérer dans de pareilles conditions ; elle est condamnée à succomber au premier choc des crises ou de la concurrence internationale.

Pour être viable et robuste, l'industrie a besoin de paix à l'intérieur des ateliers. Cette paix est devenue aujourd'hui une condition essentielle au succès industriel, comme au bien-être des familles ouvrières. Le jour où cette vérité sera reconnue, elle aura raison de ces luttes intestines, qui sont désastreuses pour les ouvriers, les patrons, le pays, et qui font seulement les affaires de l'étranger.

Tous les moyens, qui pourront contribuer à ramener la paix là où elle manque, à l'affermir là où elle existe, seront les bienvenus et auront droit à la reconnaissance

publique, pourvu qu'ils réussissent. Ces moyens sont heureusement très nombreux et constituent un véritable arsenal, où chaque industriel peut puiser celui qui est le mieux adapté au tempérament de son usine, à son milieu, à son personnel. La participation aux bénéfices est un de ces moyens entre beaucoup d'autres, et l'un des mieux indiqués dans certaines conditions et pour certaines industries, où l'outillage et le capital sont relativement peu développés, où la main-d'œuvre joue un rôle important, où la surveillance est rendue malaisée par la dissémination du travail.....

Mais, comme tous les moyens analogues, — on ne saurait trop le redire —, la participation doit surtout son succès à l'esprit de patronage qu'elle met en jeu, à la foi qu'elle inspire, aux efforts qu'elle provoque, en un mot à la valeur des patrons et des ouvriers qui l'appliquent.

V

Dans la participation, telle que l'a comprise et organisée M. Piat, je relève deux traits qui m'ont particulièrement frappé.

Le premier consiste dans le fractionnement de la part revenant à chacun de vous en deux moitiés, dont l'une vous est immédiatement remise en espèces, pendant que l'autre est retenue pour servir à la constitution d'un patrimoine en votre faveur. Devant la société d'Économie sociale, où je prenais naguère la parole après mon ami, M. Gibon, l'honorable directeur de Commentry, j'ai insisté sur la sagesse de cette disposition, qui, tout

en faisant l'inévitable part du feu pour le présent, fait aussi celle de la prévoyance pour l'avenir (1).

Le second trait que j'ai noté est l'indétermination du quantum prélevé annuellement sur les bénéfices. Cette latitude respecte le secret des inventaires, la liberté du patron, et permet de vous allouer cette année 3 o/o de vos salaires, bien que les résultats de l'exercice soient négatifs. M. Piat s'impose ainsi de son plein gré un sacrifice important, qu'il vous a expliqué par des considérations élevées, et qui ne peut encore que resserrer les liens entre la maison et son personnel.

Comme il vous l'a si bien dit, la crise est générale ; elle sévit sur toutes les industries et presque sur toutes les contrées à la fois. On demandait à Sieyès ce qu'il avait fait pendant la révolution : « J'ai vécu », répondit-il. Il y a ainsi des moments où c'est beaucoup de vivre pour les hommes et pour les ateliers.

Mon savant collègue et ami, M. Juglar, qui nous avait d'avance annoncé la crise, a cru pouvoir dernièrement, au jubilé de la Société de statistique, nous en prédire le dénouement prochain, comme le marin expérimenté qui, à certains signes précurseurs, présage la fin de la tempête, au moment même où elle est déchaînée dans toute sa fureur. Acceptons-en l'augure. Une fois le calme revenu et l'horizon éclairci, le navire reprendra sa course vers la haute mer, ayant affirmé pendant les mauvais jours ses qualités nautiques, la solidité de son équipage et l'habileté de son pilote.

---

(1) Voir le compte rendu de la séance du 16 mai 1885. (*Réforme sociale*. N° du 1er août 1885, p. 120.)

Ces épreuves ne sont donc pas sans quelque compensation morale, si, comme celles qui frappent parfois nos familles personnelles, elles ont ce bon résultat de rendre plus étroite l'union entre les divers membres de la famille industrielle.

C'est ainsi, Messieurs, que, chacun de votre côté, patron et ouvriers, en combinant vos efforts, vous réalisez et rendez tangible l'harmonie entre le capital et le travail. Ce n'est pas, je le répète, une abstraction sèche et creuse ; ce n'est pas une sorte de pharisaïsme doctrinal qui laisse faire spontanément la nature des choses : c'est une harmonie pour ainsi dire chaude et vivante, qui jaillit, non pas seulement du fond des phénomènes économiques, mais aussi et surtout du fond des cœurs. Les économistes disséquent l'harmonie ; vous, vous faites mieux ; vous l'évoquez devant nous, vous la faites vivre, vous la prouvez sans phrase et par le fait, comme ce philosophe de l'antiquité qui prouvait le mouvement en marchant.

Je vous en félicite, Messieurs, et vous engage à conserver précieusement ce trésor de la paix sociale, qui ne coûte rien à la dignité de personne, qui n'exige ni sacrifices ni capitulations d'aucune sorte, qui se résout en bienfaits réciproques pour les deux parties en présence, et qui associe à la même œuvre tous les bras et tous les dévouements. Je remercie votre président de m'avoir procuré le plaisir de constater par moi-même et de mes yeux le consolant spectacle de cette harmonie, dont l'harmonie musicale, que nous avons applaudie tout à l'heure, n'est en quelque sorte qu'un fidèle écho, et de m'avoir

fait prendre part à cette réunion de famille, où j'ai reçu un si bienveillant accueil et dont je conserverai, toujours un cordial et reconnaissant souvenir. (*Applaudissements redoublés.*) mêlés à quelques sifflets

Marseillaise !

E. Cheysson.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 24266-5.